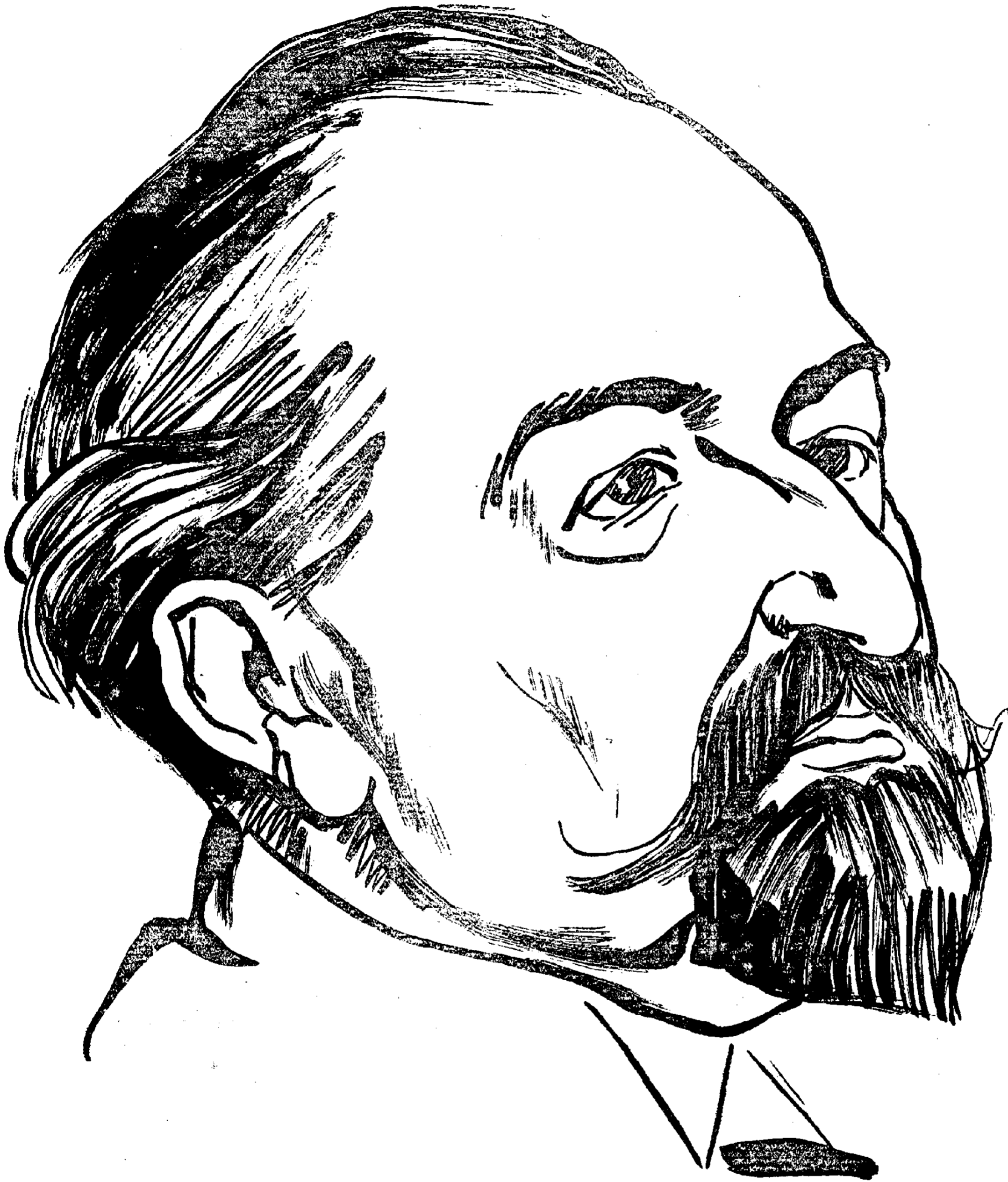


# Les Hommes du jour

Dessin de A. Delannoy

Texte de Flax



*o delannoy*

## CHARLES MALATO

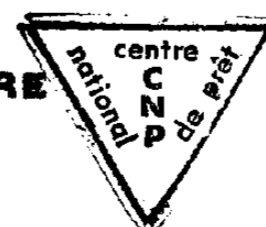
26 Décembre 1908. — N° 50.  
**10 Centimes**

Le prochain numéro sera consacré à  
**HENRY MARET**

*Par Fol 213*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
38, Quai de l'Hôtel-de-Ville, 38 — PARIS (IV<sup>e</sup>)

Administrateur : **Henri FABRE**



Abonnements

UN AN. . . . .	6. »
SIX MOIS. . . . .	3. »
TROIS MOIS. . . . .	1.50
ETRANGER. . . . .	8. »

# CHARLES MALATO

A considérer ce grand garçon jovial et affable qu'est Malato, avec sa politesse exquise et ses façons qui dénoncent une certaine timidité, on ne se douterait jamais que l'on a affaire à un terrible conspirateur dont l'existence entière est faite de complots, de batailles et de prouesses. Point n'est besoin, avec ce révolutionnaire — ce romantique, ainsi qu'il se qualifie lui-même — de fouiller dans ses bouquins, de compulsurer ses doctrines. Le théoricien existe peu. L'homme d'action est tout.

Malgré qu'il ait publié un certain nombre d'ouvrages, les uns de pure fantaisie, les autres de rigoureuse étude, Malato sollicite l'attention, d'abord et surtout, par son existence mouvementée, par ses aventures qui tiennent du roman et dont la moindre aurait suffi pour faire d'un moins modeste quelque chose comme un héros.

Aussi nous suffira-t-il de raconter, en nous gardant d'ajouter des commentaires inutiles. Ceux qui connaissent Malato et savent sa grande honnêteté et son inaltérable dévouement à l'idée révolutionnaire, apprendront sans étonnement de quels incidents douloureux et terribles est tissée sa vie de militant audacieux. Ceux qui ne le connaissent pas apprendront à mieux le juger.

\* \*

Charles-Armand-Antoine Malato de Corné (sans piston, dit-il en riant) est né à Foug, dans la Meurthe-et-Moselle, le 7 septembre 1857, à onze heures du soir pour préciser. Il est le fils d'un père sicilien et d'une mère lorraine.

Du côté paternel, sa famille était ultra-réactionnaire, aristocratique et millionnaire. A cette famille appartenait le fameux marquis del Carretto, — qui fut une sorte de Plœhve napolitain — premier ministre du sinistre roi Bomba (Ferdinand II). Notons que le petit-fils de cet abominable gredin contre lequel, plus encore que contre le roi, se fit la révolution sicilo-napolitaine, accueillait comme maire de Naples, le président de la République Française, Loubet, qui devait, quelque temps après, recevoir des marques de sympathie rue de Rohan. On sait que c'est à la suite de cette affaire que Malato fut arrêté et inculpé de tentative de régicide. Ainsi, à peu de temps d'intervalle, l'un des deux cousins congratulait Loubet à Naples ; l'autre était accusé d'avoir voulu l'occire.

Comment, avec une telle famille, Malato put-il devenir républicain d'abord, révolutionnaire ensuite ? Il faut dire, pour commencer, que son père lui donna l'exemple. Condamné plusieurs fois à mort, au bagne, à la déportation, passant d'Italie en France au moment de la Commune, il fut un merveilleux éducateur de révolte pour son enfant. Malato ne se rappelle pas sans émotion les dernières années de l'Empire, la Commune, les fusillades dans Paris. Quoique jeune, il a vécu intensément cette période de lutttes jusqu'au moment du départ pour la Nouvelle-Calédonie. Cela explique qu'il soit demeuré, avant tout, républicain. Anarchiste, certes, il déplore néanmoins que les jeunes gens d'aujourd'hui ne fassent aucune différence entre les divers systèmes de gouvernement. Il a vu la fin de l'Empire. Il a vu la période pendant laquelle, sous l'étiquette républicaine, les monarchistes et les sou-

dards impérialistes étaient au pouvoir et, ayant vu cela, il ne saurait admettre un retour à ce passé abominable. Même avec la tyrannie d'un Clemenceau, la République lui paraît infiniment préférable aux régimes déchus.

\* \*

Le premier éducateur du jeune Malato fut son grand-père, un vieux savant, universitaire révoqué, Armand Hennequin, qui ne rêvait rien moins que de faire de son élève un savant comme lui et manqua le faire mourir d'une méningite. Heureusement qu'il mourut lui-même d'une attaque d'apoplexie. Malato avait alors quatre ans. Il put respirer quelque temps.

Ayant ainsi échappé à la rage éducatrice de son grand-père, Malato, absolument réfractaire aux mathématiques, manifesta un goût ardent pour la littérature, l'histoire, l'art, en un mot, pour tout ce qui relève de l'imagination. Il se destinait à la médecine, vocation à peu près héréditaire dans sa famille maternelle. Mais le hasard en disposa autrement. Les événements viennent l'enlever à la morticulture.

Sa première tentative révolutionnaire se produisit de bonne heure. Il avait à peine dix-sept ans lorsqu'il goûta les joies du dépôt. On venait, à ce moment, d'arrêter son père, suspect à cause de son rôle révolutionnaire très actif à Naples, Livourne, Rome (1848-49), et de sa participation au mouvement de résistance au Deux-Décembre. Il s'était même mélangé quelque peu aux Communards, mais pas assez pour qu'on put le poursuivre. On imagina alors un procédé nouveau qui consistait à le poursuivre, non comme communard, mais comme négociant en fuite. On lui ferma trois maisons de commerce prospères et on le ruina. Tous les moyens étaient bons, à ce moment, pour calomnier les révolutionnaires qu'on traitait, d'ailleurs, comme des criminels de droit commun. Très heureusement, les chinoiseries du Code purent réparer (très faiblement) le désastre. La justice militaire réclama le condamné et le réhabilita, annulant la procédure civile, et l'envoyant, comme détenu politique, à la Nouvelle.

De son côté, la mère de Malato avait été incarcérée à Saint-Lazare, où elle demeura dix mois, parmi de malheureuses prostituées.

Ce fut alors que Malato eut l'idée d'user d'un procédé révolutionnaire qui, bien que romantique, avait peut-être des chances de réussir. Rappelons qu'à cette époque les bonapartistes avaient le vent en poupe et que Mac-Mahon, chef du pouvoir exécutif, paraissait disposé à leur céder le terrain. Malato essaya de soulever le peuple. Il rédigea, seul, une vingtaine de proclamations exécutées à la main (il n'avait pas d'imprimerie clandestine), dans lesquelles il annonçait aux Parisiens que le coup d'Etat impérialiste était chose faite et où il invitait les bons citoyens à se rallier autour du nouveau régime. Il escomptait une insurrection. Mais au moment où il posait son affiche, rue d'Alsace, il fut arrêté. Alors, il joua la folie. Il déclara aux policiers qu'il s'appelait Napoléon IV et qu'il venait de débarquer en Normandie avec le docteur Corneau, médecin de la famille Bonaparte. On le conduisit au dépôt où il eut soin, peu à peu, de recouvrer sa raison. Il en sortit au bout de dix jours

avec l'horreur des poux et des punaises qui l'avaient dévoré sur les paillasses de la salle commune.

\* \*

Telle fut donc la première tentative révolutionnaire de Charles Malato. Après ça, il suivit son père à la Nouvelle-Calédonie. Après 145 jours de traversée, le *Var* débarqua à Nouméa le père, la mère et le fils qui furent dirigés sur l'île des Pins.

Ils y demeurèrent environ trois mois. Puis, sans qu'ils eussent sollicité cette faveur, on les fit venir à Nouméa. Là, on offrit au jeune Malato d'entrer comme employé à la direction de l'Intérieur. Il refusa. On eut pu croire, en effet, qu'il s'était vendu. On voulut alors le nommer piqueur aux Ponts-et-Chaussées. Il refusa encore pour les mêmes raisons.

Mais, bientôt, une mission télégraphique étant arrivée dans l'île, avec à sa tête un savant orientaliste de valeur, Charles Lemire, Malato accepta d'y entrer.

En 1878-79, il fut le témoin de la fameuse insurrection canaque qui coûta la vie à 300 blancs et à 2 ou 3.000 indigènes. La situation des déportés, vivant sur la grande terre, était très difficile. On les avait amenés dans le pays malgré eux et ils étaient bien obligés de se défendre contre les insurgés qui, malheureusement, faisaient une guerre de race et de couleur. Les Canaques ne surent pas appeler à eux les forçats, entretenir les fusils capturés, se servir de la hausse. Il leur aurait été possible de fomenter la révolte des 8.000 forçats de l'île Nou. Malheureusement, ils considéraient tous les blancs comme leurs ennemis. Néanmoins, ceux qui, comme l'ex-membre de la Commune, Amouroux, offrirent leurs services pour mâter les révoltés, sont inexcusables.

Malato, alors gérant du bureau télégraphique d'Oubatche, non loin de la terrible tribu antropophage des Oébias, manqua être tué avec sa famille et mangé par surcroît. Une nuit l'habitation fut incendiée. Lui et ses parents échappèrent difficilement à la rage des Canaques et rentrèrent à Nouméa.

Ce fut à Nouméa que Malato perdit sa mère. Ce fut aussi à Nouméa qu'il fit la connaissance de Louise Michel, à laquelle il communiqua des glossaires et des légendes, fruit de ses études de mœurs canaques. Il s'était assimilé tout à fait à ces mœurs. Il s'amusait même à se noircir le corps et s'en allait dans les *pilous* de guerre en déshabillé sauvage.

Enfin, après un dernier stage au bureau télégraphique de Thio, vint l'amnistie. Malato et son père rentrèrent en France.

\* \*

En Nouvelle-Calédonie, où on le considérait comme français, on l'avait dispensé du service militaire ainsi que tous les jeunes Français qui habitent la Nouvelle. De retour, on le considéra comme italien. Naturellement, il se garda de protester et put ainsi échapper à la caserne.

Malato se proclamait alors républicain internationaliste. Il n'était que cela, en effet, par une sorte d'humanitarisme révolutionnaire semblable à celui de son père qui, nous l'avons dit, appartenait à cette école de révolutionnaires romantiques qui a préparé l'unité italienne. Il entra dans le mouvement social. Mais, en même temps, il lui fallait gagner sa vie. La lutte fut rude. Pendant trois années, Malato et son père, qui avaient perdu famille et fortune, vécurent passage Ravier à Charonne; c'était alors un cloaque fangeux, peuplé de chiffonniers. Malato débuta à l'Agence Continentale comme employé aux traductions. Puis il devint correspondant du *Réveil Lyonnais*; il donna

ensuite à la *Gazette du Soir* son premier feuilleton: *David Marx* qui lui fut payé, d'ailleurs, avec des félicitations.

Peu à peu sa situation s'améliora. Sa plume lui fournit les moyens de vivre plus largement. Tout en travaillant cependant à assurer le pain quotidien, il achevait son éducation révolutionnaire. La lecture de Lissagaray et de la première série de la *Bataille* en firent un socialiste. En 1885, il prenait part aux manifestations contre le *Gaulois* et l'afflux de deux cents monarchistes à la nouvelle Chambre. L'année suivante, il fondait avec des amis le Groupe Cosmopolite, puis le journal: la *Révolution Cosmopolite* qui, d'abord hebdomadaire, fut transformé en revue et mourut au feu de la Cour d'assises.

Signalons que Malato fut un des premiers à combattre Drumont à un moment où des socialistes comme Benoit-Malon et des anarchistes le considéraient comme une recrue. Drumont devait se venger plus tard en traitant Malato d'agent de Rothschild.

A la même époque, Malato publie des brochures: *Avant l'Heure, les Travailleurs des Villes aux Travailleurs des campagnes*, etc. En 1888, il donne un livre: la *Philosophie de l'Anarchie*, qu'il a réédité depuis, en l'augmentant considérablement.

\* \*

En 1890, à la veille de la manifestation du 1<sup>er</sup> mai, Malato est poursuivi pour un article paru dans l'*Attaque* et condamné à 15 mois de prison et 3.000 francs d'amende. Il n'a pas gardé un mauvais souvenir de son séjour à Sainte-Pélagie. La République, qui n'était pas celle de Clemenceau, accordait aux détenus un régime autrement agréable que celui d'aujourd'hui.

A Sainte-Pélagie, Malato occupe ses loisirs à écrire deux volumes, l'un très sérieux: *Révolution chrétienne et Révolution sociale*, l'autre, en collaboration avec Gégout, humoristique: *Prison fin de siècle*.

Le jour même de sa condamnation, on lui avait signifié un arrêté d'expulsion. On continuait à le considérer comme italien. Malato contesta au gouvernement le droit de le traiter en étranger. Le décret est suspendu. Mais, plus tard, après les premiers attentats anarchistes, en 1892, Malato fut compris parmi les nombreux expulsés. Averti par un ami que le décret allait lui être appliqué, il échappa au commissaire de police et se réfugia à Londres.

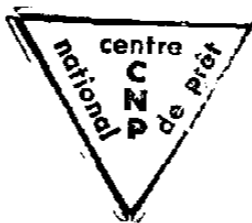
\* \*

A Londres, Malato put vivre en donnant des leçons de français. Il collaborait, en même temps, à diverses revues et devint, sous le pseudonyme de *Cosmos*, le correspondant de l'*Intransigeant*.

En 1893, la question du suffrage universel ayant fait éclater une agitation révolutionnaire en Belgique, Malato passa le détroit en compagnie de Malatesta et de Delorme pour joindre le mouvement. Mais, quand ils arrivèrent, tout était fini. L'émeute avait duré deux jours. Alors les trois révolutionnaires se jetèrent dans le Borinage avec une dizaine de camarades. Malheureusement, ils ne purent rien faire, pas plus d'ailleurs que Cipriani qui venait d'arriver. Le parti Ouvrier était là qui prêchait le calme. Les agitateurs durent s'en retourner.

La fin de cette même année vit éclore en Sicile la révolte agraire des *Fasci dei Lavoratori* et une prise d'armes sur le continent, en Lunigiano, à Massa, à Carare. Mouvement très mal conduit. Sans espoir de succès, mais estimant que des révolutionnaires mili-

Peu Fol 213



tants doivent payer de leur personne, Merlino (aujourd'hui socialiste), partit pour le midi et fut arrêté à Naples. Malatesta s'en fut dans la Romagne où il ne put rien faire et réussit à grand peine à échapper à la police. Quand à Malato, il débarqua dans le Nord de l'Italie où, avec l'aide de huit camarades, il fit surtout la guerre aux lignes télégraphiques sans pouvoir entraîner les populations. La petite bande battit finalement en retraite de Bielle sur Turin, par une marche forcée de 86 kilomètres en 24 heures. Les compagnons se séparèrent sans laisser de prisonniers.

\* \*

En 1895, c'est l'amnistie. Rochefort, puis les anarchistes reviennent en France. A peine revenu, Malato est arrêté. Il s'y attendait d'ailleurs. On voulut bien s'apercevoir, cependant, que fils d'une française, né en France et n'ayant jamais opté pour l'Italie, il était légalement français. On le laissa donc tranquille et il put continuer, à Paris, sa collaboration à l'*Intransigeant*.

C'est dans ce journal qu'en 1896, il révéla les atrocités de Montjuich et donna le signal d'une campagne fameuse qu'il mena jusqu'au bout, avec l'aide de l'ingénieur Tarrida del Marmol. Cette campagne eut pour résultat de limiter le nombre des victimes. Il n'y eut que 5 fusillés alors qu'on demandait 20 condamnations à mort et 20 forçats qui furent plus tard graciés.

Enfin en 1898, éclata l'affaire Dreyfus. Malato était alors très lié avec Rochefort. Il s'efforça en vain de l'arrêter sur la pente où il glissait. Vieux et crédule, Rochefort, mal entouré, fut habilement circonvenu, notamment par un certain Cloutier qu'on n'a pas oublié. Malato jugeant qu'il était impuissant sur l'esprit de Rochefort ne voulut pas s'associer à ce qu'il considérait comme une injustice. Justement des amis l'appelaient en Espagne. Il partit.

\* \*

Voici ce qui se passait alors en Espagne. Le révolutionnaire Sempau venait d'être condamné à mort par un conseil de guerre pour attentat contre le lieutenant de gendarmerie Portas, chef des bourreaux de Montjuich. Les camarades résolurent de le faire évader. Il s'agissait aussi de délivrer un autre révolutionnaire. Malato arriva à Barcelone, se joignit aux conspirateurs. Ils réussirent à passer aux prisonniers une corde à crochets, deux fausses clefs, deux revolvers, 50 cartouches et de l'opium. Malheureusement ceux-ci furent trahis. Ils s'étaient confiés à un co-détenu avec lequel ils se disputèrent et qui les dénonça l'avant-veille de la nuit fixée pour l'évasion. Les deux prisonniers furent mis au cachot et il devint impossible de tenter une nouvelle évasion. Plus tard, la condamnation à mort de Sempau fut cassée ; il fut jugé aux assises et acquitté. Il est aujourd'hui libre, marié et... assagi. Le traître Pelat a été poignardé. Quant aux conspirateurs du dehors, ils réussirent à échapper à la vigilance policière.

Là-dessus, la guerre éclata avec les Etats-Unis. On s'attendait à des défaites et à un soulèvement commençant à Valence. Malato partit pour cette ville. Il y eut, en effet, deux jours d'émeute. Mais les politiciens républicains avaient peur d'une révolution sociale. Ils ne voulaient que d'une révolution militaire. Salmeron était en pourparlers, pour un pronunciamiento avec le général Weyler qui le joua. Le mouvement fut enrayé.

Malato se dirigea alors vers Carthagène où une révolte venait de se produire. Mais là il ne trouva guère que des querelles d'écoles entre individualistes et communistes. Les camarades ne songeaient que fort peu

aux événements. Malato s'efforça de les faire descendre de la lune sur terre sans y réussir. Il se résolut alors à quitter l'Espagne. Au moment où il abandonnait Carthagène, la poudrière du fort San Juliano, une des défenses de la ville, explosait avec le gouverneur et 120 hommes mis hors de combat. C'était le dernier acte de guerre sociale en Espagne.

\* \*

Malato revint à Paris. Il trouva Rochefort et l'*Intransigeant* plus nationaliste que jamais et donna sa démission, sans bruit. Il espérait un réveil en Espagne, ne voyait rien à faire en France. Il franchit de nouveau les Pyrénées, cette fois comme correspondant d'un journal américain. C'était téméraire. On pouvait, en effet, le prendre pour un espion et le fusiller. Filé et accosté à différentes reprises, Malato ne crut pas devoir prolonger l'expérience et, au bout d'un mois, rentra à Paris.

Il devint alors rédacteur à l'*Aurore* où il avait suivi Ernest Vaughan. Malato n'avait pas attendu le capitaine juif pour savoir ce que valait la justice. Il ne s'occupait nullement de Dreyfus. Mais le républicain, qui sommeille toujours en lui, estimait qu'il était indispensable de refouler une réaction politique dont il connaissait les fureurs.

A l'*Aurore*, sa situation fut modeste. Il s'attacha surtout à conserver son indépendance. Pas une fois, il ne pénétra dans le bureau de Clemenceau, alors assiégé par une foule de jeunes arrivistes. Aussi lorsque plus tard, Clemenceau prit la direction de l'*Aurore*, Malato dut-il se retirer sans que l'autre insistât pour le conserver.

\* \*

Nous arrivons maintenant à cette fameuse affaire de la rue de Rohan. On connaît les faits. On sait qu'une bombe fut lancée sur la voiture où se trouvaient Loubet et le jeune roi d'Espagne. L'occasion était bonne, pour la monarchie et la police espagnoles, de se venger sur leur ennemi intime. Malato, qui avait combattu en faveur des insurgés cubains, des philippins, des prisonniers de Montjuich, d'Alcala del Valle, des grévistes de Barcelone, s'attendait à quelque mauvais coup. Arrêté avec Vallina, Harwey et Caussanel, il fut inculpé de tentative de régicide.

On sait également que tous les accusés furent acquittés après six mois de prévention. Pas une preuve ne put être produite contre eux. Les témoignages invoqués se retournèrent contre leurs auteurs, des policiers, entr'autres les mouchards Duhoux et Richard qui furent pris en flagrant délit de mensonge.

Nous résumons très rapidement cette affaire dont on trouvera, d'ailleurs, tous les détails dans la substantielle brochure de Miguel Almercyda : *Le Procès des Quatre*.

\* \*

On connaît maintenant Malato. Sa vie n'est faite que de batailles, de coups de mains hardis, d'évasions, d'emprisonnements, d'exils. Aujourd'hui, Malato qui a dépassé le cap de la cinquantaine, est resté jeune de cœur. Il est prêt à d'autres aventures. Il se tient à la disposition des révolutionnaires. Le calme plat que nous traversons, seul, lui permet de se reposer. Vienne une période plus troublée et nous sommes certains de le revoir, au premier rang, parmi les combattants.

Après un stage assez court à l'*Action*, devenue l'organe ministériel par excellence, Malato a renoncé au journalisme. Il estime qu'il est difficile de conserver son indépendance dans la presse de nos jours et il n'a pas tort. Aussi Malato s'efforce-t-il de se tirer d'affaire

en écrivant des romans-feuilletons, des livres de prix, des traductions. Sous le pseudonyme de Talamo, il a déjà donné plusieurs livres pour les enfants. On lui doit également des romans tels que *Pierre Vaux*, la *Grande Grève*, les *Fiancés de l'An II*, etc. Citons encore les *Foyeusetés de l'Exil*, *De la Commune à l'Anarchie*, les *Classes sociales*.

Malato s'est aussi essayé au théâtre. Son révolutionnarisme ne l'empêche nullement d'adorer l'opérette et la musique d'Offenbach ou de Lecoq. En pleine affaire, il a fait jouer (déplorablement !) une pochade *Barbe à poux* visant Edouard Drumont qui a fait quelque bruit. Dernièrement, il a fait représenter, rue de l'Eglise, une pièce irrespectueuse pour la religion : *Fin de Ciel* qui fut interdite par la censure.

Ajoutons, pour terminer, que Malato parvenu, grâce à son activité et ses travaux à une certaine aisance, met à peu près ce qu'il possède à la dispo-

sition de la propagande. Grâce à son concours, les révolutionnaires vont pouvoir fonder un grand quotidien. Ce journal, dont nous avons annoncé l'apparition comme prochaine, dans notre numéro sur Emile Pouget, et qui fut retardé après les événements de Villeneuve est prêt à paraître. Si rien n'intervient, il sera lancé le 1<sup>er</sup> février. Seulement son titre ne sera plus le même. Il devait s'appeler le *Cri du Peuple*. Il s'appellera la *Révolution*. Si l'on veut connaître les raisons de ce changement, on n'a qu'à s'adresser à certain socialiste communiste, *possesseur* du titre qui fut celui de Jules Vallès et dont l'instinct propriétaire se révolte à la pensée qu'on pourrait le frustrer de son bien.

Malato sera l'un des collaborateurs assidus de la *Révolution*. Son rôle, donc, est loin d'être terminé. Attendons-nous à le voir, comme à son habitude, payer bravement de sa personne dans les batailles futures.



## Apologie du capitaine Maujan

ASPIRANT SÉNATEUR

LE renouvellement prochain du Sénat, qui doit s'opérer le 3 janvier, occupe l'attention publique. La situation particulière de M. Clemenceau, dans le département du Var, accapare tout l'intérêt. Il ne faudrait point, cependant, oublier qu'à côté de son chef, M. Maujan, sous-secrétaire d'Etat, s'efforce, lui aussi, de pénétrer au Luxembourg.

M. Maujan est candidat dans le département de la Seine. Pendant que le Grand Flic opère en province et initie les Varois aux secrets de la candidature officielle, le Gaudissart nogentais se prépare à faire goûter les mêmes joies aux Parisiens.

Le *Rappel*, ces jours derniers, nous racontait que du 1<sup>er</sup> janvier 1908 au 30 novembre de la même année, il a été distribué dans la Seine 7,260 décorations en 11 mois, c'est-à-dire 660 par mois et 22 par jour. Sur les 7.260 décorations, 958 ont été distribuées dans les communes de la banlieue, soit 13 pour chacune d'elles. On cite, parmi les décorés, un conseiller général, un conseiller d'arrondissement, 10 maires, 13 adjoints, 74 délégués sénatoriaux, 7 secrétaires de mairie, 9 employés municipaux, 3 juges de paix, 2 commissaires de police.

Ce que le *Rappel* oublie de nous dire, c'est que la banlieue a été particulièrement travaillée, du côté de Charenton et d'Ivry, par les soins de M. Coutant,

député exclu du parti socialiste et empereur des Ivryens. La récompense méritée par le citoyen Coutant ne se fera pas attendre et pour peu qu'il consente à céder prochainement son siège à M. Viviani, ministre du travail, il peut compter sur le poste de receveur d'Ivry (25.000 francs par an).

\* \*

Dans ces conditions et à l'aide d'aussi ingénieux procédés, le capitaine Maujan est à peu près sûr de son élection. Pour nous, qui professons le plus violent enthousiasme pour cet illustre homme d'Etat, nous ne pouvons que nous réjouir. Puissent ses succès électoraux d'aujourd'hui lui faire oublier ses insuccès littéraires d'autrefois. Puisse la politique le venger des dédains de la littérature. C'est le vœu que nous formons.

Mais nous ne nous contenterons point d'exprimer un désir platonique. Nous voulons, dans la mesure de nos moyens, contribuer au triomphe du capitaine qui est en passe de justifier le surnom de Monte-au-Ciel à lui octroyé, en montant, de plus en plus, vers la gloire et vers la fortune.

Et, pour ce faire, nous allons présenter au public quelques-uns des aspects inconnus de Maujan. Nous allons montrer quel républicain intrépide, quel farouche adversaire de l'Etat, quel contempteur féroce du népo-

tisme, on ne manque pas de découvrir en grattant légèrement notre sous-secrétaire d'Etat. On s'apercevra, sans doute, que notre homme a changé. Mais quoi ! qui ne change pas dans la vie ? Maujan n'étant pas l'homme absurde que l'on sait, a usé largement du droit de modifier ses opinions et n'a pas voulu, éternellement, demeurer Maujan comme devant.

\* \*

M. Maujan, qui se proclame aujourd'hui l'irréductible adversaire des socialistes, écrivait dans le numéro du 3 février 1893, du journal *Germinal* :

« ...Les groupes, les sous-groupes et les coteries sont effondrées. L'opportunisme et le radicalisme n'étaient que des fanions. Il faut mieux que ces emblèmes aujourd'hui pour forcer la victoire.

« Et aux loques triomphalement agitées par nos adversaires, opposons le *grand drapeau de la République sociale* ! »

Le 10 février, de la même année, Maujan ajoutait :

« ...L'heure est venue de choisir. Il faut être avec les travailleurs pour le progrès, ou avec les doctrinaires pour la conservation des *institutions vermoulues d'une société condamnée* ».

Voici ce que M. Maujan, sous-secrétaire d'Etat, pensait, en 1893, des beautés du parlementarisme :

« ...Je rougirais pour cette Chambre si l'on venait à dire d'elle, ce qu'on a dit irrévérencieusement, en cette fin de siècle, de certaine grande dame dont le collet n'était jamais suffisamment monté :

« C'est une femme charmante ; elle a toujours le c... sur la main ».

Déjà, en 1885, dans la *France Libre*, le capitaine Maujan avait expliqué :

« Ah ! nous savons bien que ce sont malheureusement les hommes du pouvoir qui ont parlé les premiers de la *classe ouvrière*, que ce sont eux qui, s'appuyant sur l'aristocratie financière et sur la haute bourgeoisie, ont toujours regardé l'ouvrier comme l'ennemi irréconciliable de leur exploitation gouvernementale.

« Nous savons bien que la politique du monopole qui écrase surtout les travailleurs est une misérable politique et que l'on essaie, par des procédés de chinoïseries constitutionnelles, par le vote sénatorial à deux et trois degrés par exemple, de prendre sournoisement sa revanche contre le suffrage universel. »

M. Maujan était alors si bon républicain et si parfaitement socialiste, que le révolutionnaire Félix Pyat, lui écrivait pour le féliciter :

« Vous me faites l'honneur de me demander mon avis sur l'élection sénatoriale.

« Le voici ! Vous avez frappé juste sur la tête du clou. Il n'y a plus qu'à l'entrer dans l'opinion, et j'y viens donner mon coup.

« ...Plus le Sénat a de chance de vie, plus la République a risque de mort.

« ...Si les meilleurs républicains deviennent sénateurs, ils donneront consistance au Sénat qui ne tient plus sur ses vieilles briques, etc., etc. »

(*France Libre*, 5 janvier 1885.)

\* \*

Qu'avait donc écrit, sur le Sénat, le capitaine Maujan, pour mériter l'approbation de Félix Pyat ?

Voici :

« ... Le Sénat apparaît à beaucoup comme un corps anémique, à qui le suffrage universel serait même incapable de donner le mouvement nécessaire, et dans les veines duquel il lui serait difficile de faire circuler les moindres réformes.

« Nous pensons que la grande majorité des électeurs parisiens considère le Sénat, dans la machine gouvernementale, comme un rouage inutile et, par conséquent dangereux, et que l'idée dominante sera la suppression de l'Assemblée du Luxembourg.

« ... Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, la protestation la plus éclatante réside dans le vote à bulletins blancs.

« Si nos amis adoptaient cette manière de voir en grand nombre, ils pourraient empêcher la nomination d'un sénateur, et c'est encore là la meilleure manière de prouver que l'on ne veut pas de Sénat.

« Si, au contraire, les opportunistes avaient la majorité, le vote en blanc, accompagné d'une déclaration énergique, servirait encore mieux la cause démocratique que le bulletinage, sans résultats, sur le nom d'un personnage plus ou moins radical.

« Il s'agit de choisir entre la politique de compromis et d'habileté et la politique de principe... »

« ... Si nos amis de l'autonomie communale croient devoir adopter une candidature de protestation, qu'ils la choisissent au moins caractéristique.

« Eh bien, nous croyons qu'un seul nom, dans les circonstances présentes, peut être prononcé avec une signification politique de valeur... C'est le nom de celui qui a lancé le cri de guerre contre le Sénat, *sus au Sénat* ! Nous avons nommé Madier-Montjau... le nom seul de ce démocrate est un programme. Il signifie suppression du Sénat. »

(*France Libre*, 7 janvier 1885.)

\* \*

Dans *Germinal*, le 17 mai 1893, Maujan jugeait de la façon suivante nos vaillants officiers :

« ... AH ! LE GALON, LA VERROTERIE, LES PLUMES, TOUT CE QUI ORNE LA LIVRÉE DES VALETS, COMME NOUS ADORONS CE CLINQUANT !

« C'est évidemment un goût qui nous vient du singe, notre ancêtre. »

Enfin, pour terminer, reproduisons cette déclaration du gendarme Maujan :

« CE NE SONT PAS DES MINISTÈRES ET DES SOUS-SECRETARIATS D'ÉTAT QU'IL FAUT PRENDRE, c'est du pain qu'il faut donner, c'est la fraternité qu'il faut proclamer et réaliser. »

\* \*

Tel est l'homme. Tel est le démocrate convaincu, le ferme républicain. Nous espérons fermement que les délégués sénatoriaux sauront faire leur devoir, tout leur devoir.

Citoyens, pas d'abstentions. Aux urnes pour le gendarme ! Votez tous pour le capitaine !

Quand à ceux qui méditent une trahison, qu'ils prennent garde. Comme le déclarait fièrement notre candidat :

« Nous ne permettrons à personne et surtout à nos amis DE PASSER SUR LE VENTRE DES PRINCIPES. »

(*France Libre*, 31 décembre 1884.)

# DE TOUT UN PEU



## Feu Monsieur Sarcey.

DANS un article de l'*Opinion*, M. Frantz Funk-Brentano chante la gloire de Mme Yvonne Sarcey, directrice de l'*Université des Annales*, une boutique où les jeunes filles de ce qu'on appelle « le monde » apprennent, sous la direction de professeurs aussi éminents que compétents, l'art de ne rien faire d'utile dans la vie. Ce n'est déjà pas mal, mais ce qui est mieux c'est ceci : Mme Yvonne Sarcey a hérité de son père la *claire intelligence*, l'activité et une *pensée large qui comprend toutes choses*. » Plaignons alors Mme Yvonne Sarcey et avec elle ses élèves.

\* \*

Il faut être M. Funk-Brentano pour ne pas savoir que feu M. Sarcey, le plus plat des cuistres (et on sait s'ils sont nombreux) qui aient barboté dans cet aquarium qu'est la *critique dramatique*, fut toujours d'une incompréhension bovine et d'une hostilité de bouledogue hargneux devant les œuvres des plus grands artistes de son époque. Non seulement feu Monsieur Sarcey ne comprenait rien au titre que Stendahl a donné à son roman (*le Rouge et le Noir*), mais il a chargé avec une impétuosité prudhommeque contre tous ceux qui étaient une pensée et une force ; les Wagner, Ibsen, Villiers de l'Isle-Adam, Becque, Verlaine, et une foule d'autres, cela pour encenser tous les histrions dont le public imbécile faisait des idoles, depuis Scribe jusqu'à Sardou en passant par Dumas fils. »

Il a incarné ce que Villiers de l'Isle-Adam appelait la « Bêtise au front de taureau » et il eut mérité d'être de l'Académie pour sa servilité devant les parvenus des lettres. Il lui a manqué l'Immortalité pour être complet. Par elle, il aurait représenté avec plus de lustre, la platitude et le goût public de son ÉPOQUE..

» « » « » « »

## Charité bien ordonnée !

Pour l'auteur du « Foyer ».

CONTRIBUTION à l'histoire de la philanthropie bourgeoise.

L'œuvre s'appelle l'*Institution des Messieurs de la Charité*. Elle a son siège au 6 de la rue Oudinot, à Paris. Sa principale fonction consiste à mettre des gardes-malades à la disposition de quiconque... peut payer. Car, à rebours des dames de charité, ces messieurs de la rue Oudinot font payer leur assistance.

**Avis Important.** Les Abonnés d'un an, de six et de trois mois dont l'abonnement expire au numéro 52 sont priés de bien vouloir le renouveler avant la fin de janvier. (Voir en 8<sup>e</sup> page les primes offertes gratuitement.)

Ils la font même payer un bon prix. Voici à quelles conditions on obtient le concours de l'institution :

Voyage de la garde, du siège de l'œuvre au domicile du client et retour, aux frais du solliciteur. Salaire : dix francs par jour. La garde doit, en outre, être nourrie, logée et blanchie.

Si c'est là de la charité, ça n'est pas de la charité pour indigents !...

\* \*

Dix francs par journée de garde, tel est le tarif minimum de l'*Institution des Messieurs de la Charité*.

Or, savez-vous combien reçoivent les pauvres diables qui remplissent cette tâche ?

Cinquante francs par mois !

Cinquante francs — pas un centime de plus. En sorte que ces bons Messieurs de la charité réalisent sur chacune de ces malheureuses un bénéfice net de deux cents cinquante francs par mois.

Si c'est là de la charité, c'est de la charité lucrative...

\* \*

DEPUIS que le *Foyer* est représenté à la Comédie-Française, on ne décolère plus dans le monde spécial de la charité.

L'*Illustration* ayant eu la malencontreuse idée de publier cette pièce voit ses abonnés se défiler les uns après les autres.

Le premier en date fut un personnage de marque. Dès l'annonce de la publication du *Foyer*, il adressa à l'*Illustration* son « désabonnement ».

Disons que ce personnage est d'une grande famille royale d'Europe. Il est le frère d'un académicien et il a épousé la fille d'un empereur du Brésil.

\* \* \*

## Le Gendarme !

SAVIEZ-VOUS qu'il existait un journal intitulé le *Gendarme* ?

Ce journal paraît deux fois par mois. Ses bureaux sont situés à Fontenay-aux-Roses. Sa devise est : *Discipline*. Son but : *Progrès*. Et, en épigraphe, il arbore ces deux alexandrins :

« Il affronte la mort, sans reculer d'un pas.  
Car il sait se briser, mais il ne fléchit pas. »

Au-dessous, il déclare ceci :

« Faire tout avec franchise,  
Du « Gendarme », c'est la devise. »

« Le « Gendarme », correct, imbu de loyauté,  
Ne trahira jamais la pure vérité. »

Mais il n'y a pas que des vers. Il y a aussi de la prose. Cette prose concerne les « recommandations permanentes aux gendarmes » : « Soyez fermes... Fuyez l'égoïsme... Afin de ne pas vous laisser tuer comme des agneaux, prenez vos précautions... Ayez un livre de ménage..., etc., etc. »

Le prix de l'abonnement est de « seize sous par homme et par an en s'abonnant par brigade, »

Pandores, mes amis, qu'attendez-vous pour vous abonner ?

» « » « » « »

## Rigaudin et Ballandard.

IL nous en arrive une bonne. Nous avons eu l'idée étrange de biographier Gérauld-Richard et voici que, sans nous en apercevoir, nous nous sommes

vendus à la Réaction. C'est du moins ce que nous apprennent les citoyens Ballandard et Rigaudin. Vous ne connaissez pas ces Messieurs? Ce sont les deux fermes soutiens de Gérard-Richard, lequel est candidat (déjà!) à Montargis. Ballandard ne nous pardonne pas d'avoir touché à son patron et Rigaudin est absolument furieux. Rigaudin nous injurie et Ballandard nous menace.

\* \*

Ballandard opère dans le *Montargois*, rédacteur en chef Gérard-Richard, et Rigaudin itou.

Ballandard déclare que les *Hommes du Jour* sont « une immonde brochure imprimée à Paris et dont l'honorabilité politique des auteurs de cette saleté est plus que douteuse. »

Ah! Ballandard, mon ami, ne parlez pas d'honnêteté politique ou autre, dans la maison de Gérard.

Rigaudin, lui, explique :

« D'après ce que nous savons, il s'agirait là d'un exemplaire faisant partie d'une publication anarchiste intitulée : *Les Hommes du Jour*. Si nous ne nous trompons pas, comme tout me le donne à penser, l'auteur serait un nommé M..., déjà condamné deux fois pour injures à l'armée et antipatriotisme. »

Honnête Rigaudin, depuis quand est-il déshonorant d'avoir été condamné pour délit de presse? Et dans ce cas, que direz-vous de votre patron, lequel a

été condamné, pour diffamation et injures envers des particuliers, quatre ou cinq fois?

\* \*

Ce Rigaudin qui prend si énergiquement la défense de son patron est bien connu du côté de Montargis. C'est un conseiller d'arrondissement, mi-radical, mi-opportuniste, notoire par son crétinisme. Ce nigaud se distingue surtout en chassant le lièvre et le faisan.

Ballandard, lui, n'existe même pas. C'est un pseudonyme, celui de Rigaudin. Ce qui fait que Rigaudin, c'est Ballandard et Ballandard, c'est Rigaudin.

Mais ces messieurs devraient bien continuer. On s'amuserait.



## BIBLIOGRAPHIE

**Les Rebelles**, par BRENN, Librairie de « Pages Libres », 17, rue Séguier. Un volume in-18 de 160 pages, 2 francs.

Sous ce titre *Les Rebelles*, la librairie de « Pages Libres » réunit trois nouveaux contes de Brenn, inspirés d'une même idée, dont l'épigraphe du livre fera saisir l'originalité audacieuse :

« ... Bretagne peuplée d'hommes pauvres et obstinés, qui depuis des siècles tiennent fortement à leur langue, à leurs traditions, à leurs usages, qui vivent et meurent comme des Bretons, mais qui ne se réconcilieront jamais avec la France et ne seront jamais Français. »

Les personnages de Brenn sont de ces « rebelles », et les événements auxquels ils sont mêlés sont bien choisis pour mettre en valeur les différents aspects de l'âme bretonne.

# SERVICE DE LIBRAIRIE

## DE L'INCOHÉRENCE A L'ASSASSINAT !

50 MOIS DE MINISTÈRE RADICAL  
par André Morizet

avec une préface de Marcel SEMBAT, une lettre de Maurice ALLARD et des dessins de H.-P. GASSIER, A. DELANNOY, GRAND-JOUAN.

L'exemplaire, 0 fr. 10. Franco 0 fr. 15.  
Le cent, 8 francs. Franco, 8 fr. 80.

## PROPOS D'AUTREFOIS

Opinions subversives de M. Clemenceau  
Chef de Gouvernement

RECUEILLIES ET ANNOTÉES

par Victor MÉRIC (Flax)

Lire et répandre cette excellente brochure.

Prix, 0 fr. 15; franco, 0 fr. 20.  
Le cent, 9 francs. — Franco : 9 fr. 80

## Ouvrages d'Hygiène sexuelle

**Moyens d'éviter les grandes familles**, traduction de la brochure publiée par la Ligue Néo-Malthusienne Néerlandaise, Prix : 0 fr. 30; franco, 0.35.

**Génération consciente**, par Franck Sutor, nombreuses figures anatomiques. Prix : 0 fr. 75.

**La Préservation sexuelle**, par le Dr A. B. de Liptay, 28 figures. Prix : 4 fr.

**Bréviaire de la femme enceinte**, par le Dr Liptay. Etude sur les procédés d'avortement naturel, médical et illégal. Nouvelle édition revue et augmentée, 100 figures dans le texte. Prix : 4 fr.; franco, 4.50.

**Prophylaxie sexuelle ou l'Amour prévoyant**, causerie médicale sur la préservation et les préservatifs, nombreuses gravures, par le Dr A. B. de Liptay. Prix : 5 fr.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les avantages que nous offrons à nos abonnés.

Gratuitement, nous donnons aux abonnés d'un an DEUX VOLUMES vendus en librairie 3 fr. 50. A ceux de 6 mois, UN VOLUME.

Il suffit de joindre 0 fr. 25 par volume pour le port, au montant de l'abonnement.

Il va sans dire que nos abonnés d'un an dont l'abonnement part du n° 1 et expire au n° 52 profiteront des mêmes avantages en nous envoyant d'ores et déjà leur renouvellement.

*Hommes du Jour* parus :

1<sup>re</sup> série. — Clemenceau, Hervé, Jaurès, Drumont, Picquart, Fallières, Rochefort, Guesde, Déroulède, Combes, Rochette, d'Amade.

2<sup>e</sup> série. — Brisson, Yvetot, Lépine, Sembat, Bunau-Varilla, Sébastien Faure, Barrès, R. Bérenger, Vaillant, Paul Deschanel, Pelletan, Jean Grave.

3<sup>e</sup> série. — Delcassé, Briand, Pouget, Maudslowi, J. Reinach, Richepin, S. Pichon, Coutant (d'Ivry), Rouvier, Claretie, Allemane, Millaud.

4<sup>e</sup> série : Mirbeau, Rodin, Brousse, Lockroy, Viviani, Biétry, Descaves, J.-L. Breton, P. Bourget, M. Allard, Antoine, Gérard-Richard.

Chaque numéro, 0 fr. 10; chaque série, 1 fr. 20, franco, 1 fr. 30. Les séries 1, 2 et 3, sont brochées. Les abonnements peuvent partir de n'importe quel numéro paru.

**Nouvelles Primes gratuites aux abonnés :**

1 an (6 francs) : Deux volumes à choisir dans la colonne ci-contre (*Occasions*).

6 mois (3 francs) : Un volume au choix.

Ces volumes étant vendus en librairie 3 fr. ou 3 fr. 50, l'abonnement se trouve complètement remboursé.

(Joindre au montant de l'abonnement 25 centimes par volume pour le port.)

Adresser la correspondance à H. FABRE, 38, quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris (IV<sup>e</sup>).

Le Gérant : Ernest REYNAUD.

IMPRIMERIE La Libératrice (Ass. ouv.)

83, rue de la Santé, Paris.

L'Administrateur-Délégué : L. VERRIER.

Toute commande doit être accompagnée de son montant (mandats ou bons de poste). Nous fournissons tous les ouvrages, quels qu'ils soient, autres que ceux marqués sur notre catalogue.

## LIVRES RECOMMANDÉS

### OCCASIONS

Nous sommes heureux de fournir à ceux de nos lecteurs désireux d'avoir une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages, les livres ci-dessous qui présentent, à divers titres, un grand intérêt. CES VOLUMES VENDUS EN LIBRAIRIE 3 fr. 50, sont laissés à 1 fr. chaque pris dans nos bureaux, 1 fr. 25 franco.

Les six volumes 6 fr. 60 franco gare.

Emile de St-Auban, *l'Idée Sociale au Théâtre*.

Darien, *la Belle France*.

Bernard Lazare, *le Miroir des Légendes*.

Henri de Bruchard, *la Fausse Gloire*.

Lucien Descaves, *la Colonne*.

— *les Emmurés*.

Henri Fèvre, *Galafieu*.

Ernest Gégout, *Jésus*.

Louis Lamarque, *Un an de caserne*.

J.-W. Bienstock, *Tolstoï et les Doukobors*.

Christian Cornélissen, *En marche vers une société nouvelle*.

Hamon, *le Socialisme au congrès de Londres*.

Henri Dagan, *Superstitions politiques et phénomènes sociaux*.

J.-C. Spence, traduction par Alfred Naquet *l'Aurore de la Civilisation*.

D' Jean Darricarrère, *Au Pays de la Fièvre*.

Hamon, *la France sociale et politique*.

G. Lhermitte, *le Sabre et la Loi*.

Alfred Naquet, *l'Humanité et la Patrie*.

Gustave Nercy, *la Future Débâcle*.

Georges Clemenceau, *Contre la Justice*.

— *Des Juges*.

— *La Honte*.

— *Justice militaire*.

H.-G. Ibels, *Allons-y*.

Séverine, *Vers la lumière*.